

WALTER F. OTTO

Épicure

Traduit de l'allemand par

LAURENT FEREC

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2021

TITRE ORIGINAL

Epikur

Le présent ouvrage a paru pour la première fois en 1975, aux éditions Klett à Stuttgart.

Le traducteur remercie chaleureusement Thomas Piel. Cette traduction doit beaucoup à ses conseils éclairés et bienveillants.

© 1962, 1975 Klett-Cotta – J. G. Cotta'sche Buchhandlung Nachfolger GmbH, Stuttgart.

© Éditions Allia, Paris, 2021, pour la traduction française.

AVANT-PROPOS

CE petit ouvrage ne prétend pas être une synthèse de tout ce qu'il est possible de dire sur Épicure¹. Et de fait, on n'y trouvera pas de biographie du philosophe. On ne s'y penche en détail ni sur les prédécesseurs qui l'ont marqué, ni sur la façon dont ses enseignements ont été transmis par lui-même et par ses élèves et successeurs. Enfin, son influence sur la postérité jusqu'à nos jours n'y est qu'occasionnellement examinée.² On tente ici simplement de placer l'esprit de ses enseignements sous un juste éclairage, avec l'espoir que la façon dont la présentation est menée saura convaincre de la légitimité de cette tentative.

1. Épicure naquit à Samos vers 341 av. J.-C. Il mourut en 271 av. J.-C.

2. * Sur ces questions, voir en particulier la contribution de Karl Praechter, qui a remanié le *Grundriss der Geschichte der Philosophie* (*Abrégé d'histoire de la philosophie*), ouvrage canonique édité initialement par le philosophe universitaire Friedrich Ueberweg (1826-1871). (Les notes précédées d'un astérisque reprennent les explications de l'auteur.)

“Épicure – Oui, je suis fier de voir le caractère d’Épicure d’une façon peut-être différente de celle de tout le monde, et de jouir de l’Antiquité, comme d’un bonheur d’après-midi, chaque fois que je lis ou entends quelque chose de lui ; – je vois son œil errer sur de vastes mers blanchâtres, sur des falaises où repose le soleil, tandis que de grands et de petits animaux s’éjouent sous ses rayons, sûrs et tranquilles comme cette clarté et ces yeux mêmes. Un pareil bonheur n’a pu être inventé que par quelqu’un qui souffrait sans cesse, c’est le bonheur d’un œil qui a vu s’apaiser sous son regard la mer de l’existence, et qui maintenant ne peut pas se lasser de regarder la surface de cette mer, son épiderme multicolore, tendre et frissonnant : il n’y eut jamais auparavant pareille modestie de la volupté.”

Nietzsche, *Le Gai Savoir*, aphorisme 45¹

1. Friedrich Nietzsche (1844-1900), *Le Gai savoir*. Traduction par Henri Albert, Mercure de France, Paris, 1901.

DEPUIS toujours, on a dénigré Épicure en le caricaturant en philosophe de l'impiété et des plaisirs des sens. Certes, il proclame que le plaisir (ἡδονή · *hèdonè*) est le bien suprême, et il enseigne une vision du monde d'où les dieux sont absents. Mais de toutes les philosophies antiques, l'épicurisme est la seule qu'un grand poète, doublé d'un noble caractère – Titus Lucretius Carus – a ressenti le besoin de proclamer. De Lucrèce à Nietzsche, les esprits les plus raffinés ont professé leur foi en elle. Cela aurait dû donner à réfléchir. Loin d'adhérer à l'interprétation superficielle et triviale de ses principes, ces penseurs ont décelé chez Épicure un esprit d'une rare élévation et d'une rare clarté. Ainsi Nietzsche a-t-il pu dire que dans chacune de ses propres pensées et chacune de ses aspirations, il dirigeait son regard vers Épicure, dont il sentait les yeux posés sur lui.

À quoi aspirait Épicure ? À la *liberté*, qui rapproche l'homme de la divinité. Il ne s'agit pas de la liberté de faire tout ce dont on a envie, ni davantage de celle de renoncer à ses penchants

au nom d'un dogme. Non, il aspirait à la liberté d'être ouvert à tout ce qui est essentiel et, grâce à un discernement fondé sur sa conscience, de n'être ni victime de ce qui peut être nocif, ni méfiant envers ce qui apporte vie et joies. Car, si l'on n'est pas libre quand on se laisse dominer par les désirs des sens, on ne l'est pas non plus lorsque l'on condamne le corps et tout l'univers des sens sous prétexte qu'ils peuvent être un danger pour l'esprit, et qu'on cherche le véritable salut en dissociant totalement l'âme et l'esprit de la matière.

Cent ans avant Épicure, Socrate avait repris des Pythagoriciens cette partition radicale et cet antagonisme entre la matière et l'esprit. Son enseignement exerce jusqu'à nos jours une influence déterminante sur la pensée occidentale. Fort heureusement, les voix contraires n'ont jamais fait défaut. Et elles ont toujours été portées par ceux qui n'étaient inféodés à aucune contrainte dogmatique, ni d'ordre religieux ni d'ordre philosophique, autrement dit par des esprits véritablement *libres* et ouverts au monde. Goethe, par exemple, a dit de la matière et de l'esprit, du corps et de l'âme, de la pensée et de l'étendue qu'ils étaient les "deux composantes" de l'être, chacune revendiquant un même droit, et renvoyant dans

une égale mesure à Dieu comme fondement de toute chose.¹

La pensée d'Épicure ne diffère guère de cela. Être à l'écoute de la voix pure de la nature, de ses nécessités et de ses exigences réelles, qu'elles soient spirituelles ou matérielles, les distinguer des besoins superflus, des vains désirs et des vains espoirs, savoir dédaigner d'un sourire l'insignifiance de l'ambition, de la cupidité et de l'aspiration au pouvoir. De la sorte, user d'une sagesse supérieure pour prendre sa place dans une vie placée sous le signe de l'autosuffisance, telle était pour lui la *liberté*. Elle n'a pas de prix, car elle ouvre à qui en sait la nature l'accès à toutes les sources du véritable bien-être. Elle lui permet ainsi de ressentir une exaltation sans égale. C'est grâce à cette liberté que l'homme peut jouir de ce qu'Épicure encense pour y voir le bien suprême : le plaisir (ἡδονή), autrement dit la joie et la sérénité (εὐδαιμονία • *eudaimonia*). À ce sujet, écoutons Lucrèce et le début du deuxième chant de *De la nature des choses*. Après avoir dit le bonheur de celui qui sait et qui, du haut de son observatoire, contemple

1. Goethe (1749-1832), lettre du 8 avril 1812 à son ami Karl Ludwig von Knebel.

tranquillement les agissements tumultueux et funestes des hommes, le poète se lance dans une exhortation :

“Ne voyez-vous donc pas que ce que la nature exige à grands abois, c’est seulement ceci : que soit de la douleur débarrassé le corps, et qu’une fois chassés la peur et le souci, du sentiment de joie l’esprit se réjouisse ? Et donc, nous le voyons, la nature du corps n’exige pas grand chose, elle veut tout ce qui supprime la douleur et peut, en son sillage, offrir également de multiples délices. Et la nature même, en ce cas, ne réclame rien de bien précieux : si l’on n’a pas chez soi des simulacres d’or figurant des éphèbes ayant dans leur main droite une torche allumée pour donner la lumière aux nocturnes banquets, si la maison n’est pas ruisselante d’argent ni reluisante d’or, les lambris dorés ne résonnent du son de la moindre cithare, eh bien ! sur l’herbe tendre, allongés entre soi, sur le bord d’un ruisseau, à l’ombre d’un grand arbre, faire du bien au corps ne coûte pas grand chose, surtout quand le temps rit, surtout quand la saison a de fleurs émaillé les herbes verdoyantes. Et de quitter le corps, les ardentes fièvres ne se hâtent pas plus lorsque tu te débats

au milieu des tableaux, de la pourpre écarlate,
que s'il te faut coucher dans le drap plébéien.
Donc, puisque à notre corps ne sont d'aucun usage
noblesse, ni trésors, ni gloire de régner,
on n'a plus qu'à penser qu'à notre esprit non plus,
cela ne sert à rien ; à moins que par hasard,
lorsque tu vois bouillir sur le champ de bataille
tes légions lançant des images de guerre,
et lorsque tu les mets en ordre de combat,
en armes, disposant de puissantes réserves
et de l'égal renfort de la cavalerie,
cela fasse aussitôt peur aux religions,
en sorte qu'elles fuient ton esprit, effrayées,
et qu'aussitôt les peurs de la mort, désertant
ton cœur, le laissent vide et libre de soucis ?
Mais si nous voyons bien qu'une telle hypothèse
est, en réalité, risible, dérisoire,
qu'en vérité les peurs des hommes, leurs soucis
tenaces n'ont pas peur du tintement des armes
ni des sauvages traits, qu'ils ont assez d'audace
pour loger chez les rois et les puissants du monde,
qu'ils ne respectent rien, pas plus l'éclat de l'or
que la claire splendeur d'un vêtement de pourpre,
pourquoi doutes-tu donc que tout cela ne vienne
d'un manque de raison quand notre vie entière
se passe et se débat surtout dans les ténèbres ?
Nous sommes, en effet, semblables aux enfants,
qui tremblent au milieu des ténèbres aveugles

et qui ont peur de tout : nous, en pleine lumière,
nous avons parfois peur de choses qui n'ont rien
de redoutable plus que ce qui épouvante
les enfants dans le noir, et qu'ils croient voir venir.
Il faut donc dissiper ténèbres et terreur
de l'esprit, et cela, ni rayons du soleil,
ni brillants traits du jour ne le font, ce qu'il faut,
c'est bien voir la nature et en rendre raison."¹

Une même volonté de liberté anime le matérialisme radical d'Épicure. Il n'en a pas conçu lui-même les idées fondamentales, mais les a empruntées à Démocrite². On peut penser ce que l'on veut de la physique par laquelle il explique le monde, mais il y a en elle une fierté, une modestie et une liberté qui font qu'il ne valide que ce qui est conçu avec clarté et cohérence. Et sa pensée ne se limite pas à la physique. Elle se penche aussi sur les vains désirs et les vaines passions qui tourmentent

1.* Lucrèce (né en 96 ou 94 av. J.-C., mort en 55 av. J.-C.), *De la nature des choses*, chant II, vers 16 *sqq.* Traduction de Bernard Pautrat, *Le Livre de poche*, collection *Classiques de la philosophie*, p. 173-175.

2. Chez Démocrite (né à Abdère en Thrace vers 460 av. J.-C., mort en 370 av. J.-C.), Épicure trouve les principes de sa physique atomiste et les notions de tranquillité de l'âme et de bien-être.

l'esprit de l'homme et l'empêchent de parvenir à la paix sereine, à l'état de perfection. Elle s'intéresse à la religion, où la crainte d'agir en contrevenant aux puissances supérieures et de contrarier ainsi leurs bonnes dispositions, induit d'innombrables efforts pour s'acquérir leurs faveurs par des sacrifices obéissant à d'anciens rites et s'assimilant souvent aux pires actes de barbarie. Tout cela prive l'homme de sa liberté et entrave la paix de son âme. Mais si, inversement, il n'y a pas en ce monde de puissance divine à invoquer ou à craindre avec angoisse, l'homme peut légitimement s'élever jusqu'à la liberté royale qui permet de faire usage de sa propre raison pour embrasser ce qui est salutaire et repousser tout ce qui est nuisible. Dans cet état d'autosuffisance (αὐτάρχεια · *autarkeia*), il jouira du bonheur tranquille que jamais quête passionnée et mortification ne pourront lui donner.

C'est dans cet état de sereine légèreté que vivent les dieux tels qu'Homère les a vus. Ils méritent le qualificatif de "bienheureux" (μάκαρες · *makares*) non parce qu'ils possèdent une force créatrice et un pouvoir infinis, mais parce que, libres de tout souci, de toute inquiétude et affranchis de tout

effort, ils jouissent de la parfaite joie d'exister. Épicure est convaincu que ces dieux-là seuls sont vrais, c'est vers eux qu'il dirige son regard respectueux et heureux. Ils vivent hors de ce monde sans se soucier des destins qui le peuplent. Mais ils *sont*. Et pour l'homme épris de liberté, le fait qu'ils existent est la valeur suprême. Leur royaume est pure lumière, et ils permettent à celui qui parvient à lever les yeux vers eux de contempler la perfection de la tranquillité de l'âme et de la sereine légèreté. Devenir leur égal lui est interdit, à lui qui est homme, car même si leur corps à l'apparence humaine est aussi fait de matière, les substances qui les constituent sont si raffinées qu'elles ne sont pas soumises à l'usure du temps. Mais quand sa volonté est d'être libre, l'homme leur est proche et, aussi merveilleux que cela paraisse, ils peuvent l'admettre dans leur cercle et lui accorder leur amitié.

Tel est l'enseignement du maître auquel Lucrèce rend grâce encore et encore pour la liberté qu'il nous offre et pour les espaces infinis qu'il ouvre. Au début du troisième chant de son poème, il lui consacre un hymne :

“Toi le premier qui pus, en de telles ténèbres,
élever un flambeau d'une telle clarté

et mettre de la vie les charmes en lumière,
c'est toi, honneur des Grecs, que je suis, déposant
dans l'empreinte des tiens la trace de mes pieds ;
non pas tant que je sois avide de lutter,
mais plutôt par amour brûlant de t'imiter ;
car l'hirondelle, en quoi irait-elle lutter
avec le cygne ? en quoi pourraient se ressembler
la course du chevreau sur ses pattes tremblantes
et celle du cheval avec sa force ardente ?
Tu es le père, toi, le découvreur des choses,
c'est toi qui nous fournis en paternels préceptes,
et comme dans les prés tout fleuris, les abeilles
goûtent à tout, de même, ô héros, dans tes livres
nous autres dévorons tous tes dits d'or, oui, d'or,
les plus dignes de vivre à perpétuité.
Car dès que ta pensée, née d'un esprit divin,
se met à proclamer la nature des choses,
les terreurs de l'esprit s'égaillent en tous sens,
et, les remparts du monde aussitôt s'écartant,
je vois tout s'accomplir au sein du vide entier.
Des dieux se donne à voir, alors, la majesté,
et les sièges quiets que n'ébranle aucun vent,
que jamais de ses pluies n'arrose aucun orage,
que ne vient violer de sa chute argentée
nulle neige caillée par les âcres frimas,
et qu'abrite un éther à jamais sans nuées,
tout riant de lumière à foison diffusée.
Et la nature en tout est prodigue avec eux,

de leur esprit jamais la paix n'est entamée.
Ne se donnent à voir nulle part, en revanche,
les lieux sous l'Achéron, et sous nos pieds la terre
cesse d'être un obstacle empêchant que soit vu
tout ce qui s'accomplit dans le vide en dessous.
À ce spectacle, moi, certaine volupté
divine me saisit, et un frisson sacré,
tant ainsi se fait voir patente la nature,
par ta force partout de ses voiles défaite.”¹

1. Lucrèce, *De la nature des choses*, *op.cit.*, p. 269-271.

L'IMMENSE arc qu'a dessiné l'esprit grec – un esprit dont la vigueur nourrit l'Europe jusqu'à nos jours, faisant d'elle ce qu'elle est – s'étend de l'époque archaïque, d'où est issue la poésie homérique, à l'hellénisme des IV^e et III^e siècles avant Jésus-Christ. Dès le III^e siècle, le jeune peuple des Romains qui en est l'héritier entre en action. On pense à la course du soleil, du lever au coucher, avec comme constance, dans toutes ses variations d'intensité et de chromatisme, la lumière triomphante du ciel. Et après les derniers feux du soir, un crépuscule qui se prolonge, puis une nuit, une nuit grecque, constellée de brillantes étoiles. C'est de cette lumière crépusculaire qu'il sera question ici, car elle n'est pas moins digne qu'on revienne sur elle que la clarté du matin. Il s'agit toujours du même soleil, et c'est cela qu'il importe de comprendre, plutôt que de se contenter d'enregistrer les variations de sa lumière comme le font les historiens, qui considèrent que c'est là leur mission. Sinon, on perd de vue ce qui demeure d'essentiel. Le mouvement et la couleur de la mer changent d'un jour à l'autre, d'une heure

à l'autre, mais dans les profondeurs, ses mouvements observent toujours le même rythme. De la même façon, début et fin se rejoignent dans l'arc solaire décrit par l'esprit grec. Et la promesse du matin se réalise le soir.

C'est au IV^e siècle que le mythe a commencé à perdre de sa vivacité première.¹ À peine un siècle plus tôt, dans les dernières œuvres d'Euripide, il avait encore montré toute sa vitalité. Quand le mythe pâlit, cela veut dire que les dieux ne se montrent plus dans une proximité aussi grande qu'auparavant. Car le mythe, avec le culte qui lui est consubstantiel, est le témoignage vivant de la proximité des dieux. La perte d'intensité du mythe est un changement dans le rapport entre hommes et dieux qui se produit un jour dans toutes les religions, mais qui, dans la religion des Grecs, s'est accompagné d'une richesse de pensée à nulle autre pareille. Hölderlin interprète ce changement en disant que les dieux ont renoncé à être présents dans la condition humaine parce que l'homme n'avait plus la force de supporter leur présence, mais qu'après une période de ténèbres d'où les dieux sont

1. Sur la question du mythe, voir les *Essais sur le mythe* de Walter F. Otto, Paris, Allia, 2017.